

Retour à Montal (un rêve d'ancêtres)

Se rendre au château de Montal, quand on s'appelle Montalbetti, c'est d'abord comme une plaisanterie joyeuse, la fiction d'un retour dans un territoire d'ancêtres, dans la jubilation des homonymies. Montal, c'est tout moi (Montal, une abréviation, Montal, dans la cour de récréation déjà, au collège, salut Montal - une fois même Betty Montal), et donc ce château de famille pour de rire, allons-y. Tentons l'aventure, partons le voir dans son écrin de verdure, comme on dit (et à peine je descendrai de voiture, la bande-son des oiseaux et quelques chiens au loin dont les aboiements confirmeront la profondeur des paysages), allons renouer avec les spectres de vieux parents qui ont respiré au seizième siècle et fait bâtir cette demeure de pierre ocre, ferrugineuse, avec ses toits de lauze, ses tours aux angles et ses mâchicoulis de carnaval. La femme d'Amaury de Montal, déjà veuve, en avait passé commande, vous me construirez ces quatre ailes (deux finalement manquent encore) - Jeanne de Balsac, enchantés.

Me raconter ça, cette petite fiction, arpenter les salles en me jouant cette histoire, et me voici, hôtesse des lieux, déguisée en pensée (avec ce hennin en carton et voile synthétique que j'avais enfant et dont en imagination je rajuste l'élastique sous mon menton), à marcher sur les dalles des communs puis à monter l'escalier de pierre, large, intégré, vers l'étage de vie. Je débouche dans la salle de réception, entrez donc, je vous fais visiter, voici le dressoir avec sa vaisselle d'apparat en étain, regardez-moi cette cheminée sur laquelle un cerf

veille qui en sait long sur tout ce qui s'est dit ici, tous les propos gravés dans la suie et essuyés par des mains tardives et maladroitement qui ont empêché pour toujours qu'on les entende (et puisqu'il paraît - une expérience du dix-neuvième siècle - que les paroles se conservent dans la suie).

Tout autour, les appartements, voici la chambre de parement, puis la chambre de retrait et la garde-robe. Hâtez-vous, la nuit est proche, de regarder par la fenêtre ces terres qui elles-mêmes ne cessent de raconter des histoires d'origine - pensez à la grotte de Font-de-Gaume, à celle des Combarelles, dans lesquelles sont représentés bisons, chevaux, lions, rennes, mammouths, et même des hommes, et partout silex taillés et sépultures, partout les fantômes de Néandertaliens qui rôdent (un rêve d'ancêtres hante décidément ces collines). Et puis ce jardin vert, ses ifs sculptés (vous les appellerez topiaires), ce buis en broderies, et ces bustes, particulièrement ces bustes, puisqu'on en est aux histoires de famille, et parce que c'était ça que la veuve de Montal avait souhaité, que ces deux façades sur cour soient comme un récit familial, non pas récit de hauts-faits mais récit intime, où cohabitent les vivants et les morts, les parents, le cousin, le fils cadet, mais aussi le mari et le fils aîné, Robert de Montal, tué, je l'apprends, dans une campagne militaire milanaise. Comment ça, milanaise? Ma famille, la vraie, vient de la région de Milan et la coïncidence me trouble, que ce Montal-là soit allé mourir là d'où mes Montalbetti viennent. Je ne suis pas au bout de ma surprise. Car d'Italie il paraît que la famille de Montal est originaire et, tenez-vous bien, de la région de Milan, me dit-on. Dans cette salle, avec cette sensation sans âge de la nuit qui tombe, dans cet effacement progressif du paysage derrière les vitres, dans cette petite mort des choses (leur engluement) et le relais

des lampes (ou celui autrefois des flambeaux, des flambées, les flammes dans les cheminées aujourd'hui vides), je me souviens de Mario Montalbetti, ce poète péruvien rencontré par jeu à Bruxelles (prenons un verre ensemble puisque nous avons le même patronyme, nous étions-nous écrit, ce serait amusant), et du sentiment, évident, brutal, inexplicable, aussitôt assis face à face, que nous sommes sérieusement membres d'une même famille, comme faits de la même chair. Nous nous avouons que déjà en nous voyant en photo l'un et l'autre nous avons éprouvé cette sensation irrationnelle, et pourtant presque confirmée, lui, justement, Mario, dont les grands-parents, je le découvre, étaient originaires de la région de Milan, sans doute vraiment un lointain cousin. Le jeu des fausses familles parfois se transforme en enquête involontaire, l'homonymie peut mener aux retrouvailles véritables.

Qu'en est-il alors des figures de ce récit de bustes, de cet improbable jeu de famille?

Quand je sors dans la nuit et que je relève la tête vers la façade noire du château soigneusement fermé une lumière m'alerte dans la chambre haute, comme si, oui, un fantôme veillait. Un mystère, cette lucarne jaune dans la nuit noire, un membre de la famille, imaginons, enfermé là depuis des siècles, prisonnier de ces murs larges et du temps. Rongé de souvenirs, impuissant mais tenace. Une fille claustrée, est-ce Nine, Françoise ou Jeanne, ou bien le fils cadet, solitaire, dans sa tour, ou encore l'aîné, celui qu'on disait mort, celui dont son jeune frère avait pris la place, et qui, ressuscité de sa bataille, ou survivant, longtemps convalescent puis prenant la route du retour et marchant des mois, peut-être des années, jusqu'à Montal, voyant comment on l'avait remplacé (parce que ce que raconte ce château, est-ce que ce n'est pas aussi l'histoire éternelle des deux

frères, le prodigue et celui qui reste), se serait réfugié dans cette chambre où personne ne montait et depuis la hanterait, toujours là, quant à lui, pendant que les autres avaient achevé de pourrir dans leur tombeau.

Quel fantôme, en tout cas, allumant sa fenêtre pour me signifier que oui, je suis peut-être de la famille, sinon une descendante exacte du moins une cousine lointaine, partageant avec lui je ne sais quel ancêtre d'un village milanais perdu dans des floches de brume, de celles qu'à Montal on appelle des dames blanches.

Christine Montalbetti